

Présence autochtone 2000 Entre tradition et modernité

Luc Chaput

Numéro 209, septembre–octobre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2000). Présence autochtone 2000 : entre tradition et modernité. *Séquences*, (209), 7–7.

Manifestations

Présence autochtone 2000

Entre tradition et modernité

Le dernier aux Rendez-vous du cinéma québécois, le cinéaste cri Paul Rickard présentait *Okimah*, un documentaire sur son père, chef de chasse à l'oie. Cette année, il revenait à Montréal à Présence autochtone, avec *Finding My Talk*, un documentaire plein de sensibilité sur la situation actuelle des langues indigènes. Le réalisateur part de son expérience personnelle pour expliquer diverses situations de quasi-disparition de langues maternelles chez les Tlingit du Yukon ou de réappropriation chez les Mohawks de la région de Montréal, qui retrouvent l'emploi utile et nécessaire de leur langue. Mais c'est surtout chez les Inuit, et grâce à l'utilisation de technologies récentes comme la télévision en langue autochtone, que ces langues, véhicules nécessaires d'une vision du monde, ont la chance de s'épanouir. Il était donc normal que, pour son dixième anniversaire, l'organisation Terres en vues s'associe aux Inuit pour redorer son blason et souligner les vingt-cinq ans d'existence de la Corporation Mativik ainsi que le vingtième anniversaire de l'Institut culturel Avataq en présentant, entre autres, une très belle exposition d'art inuit, dont une œuvre réalisée par Matusie Iyaituk ornait la première page du catalogue.

C'est pourtant loin de ces froides contrées que sont nées les plus intéressantes productions. Tout d'abord, du Mexique, *Guia Too*, du réalisateur zapotèque Crisanto Manzano Avella, est un portrait d'une rare beauté plastique, tout en nuances, de la forêt tropicale et de l'imbrication des populations indigènes en son sein. Chez cette même ethnie zapotèque, les réalisatrices américaines Maureen Gosling et Ellen Osborne, avec *Blossoms of Fire*, ont cherché à comprendre pourquoi on parle de l'existence d'une société matriarcale dans l'isthme de Tehuantepec, dans l'État d'Oaxaca. En fait, c'est parce que cette égalité entre hommes et femmes est étonnante dans la société mexicaine habituellement machiste que certains ont parlé de matriarcat. Malheureusement, la structure un peu lâche du film réduit de beaucoup son impact et le ramène à un simple discours sur la tolérance.

Heater, de Terrance Odette, réussit, loin des beaux discours administratifs ou politiques, à nous faire vivre de l'intérieur, grâce entre autres à la magnifique interprétation de Gary Farmer et de Stephen Ouimette, l'entraide et même la camaraderie qui s'instaurent entre deux éclopés de la société condamnés à survivre dans l'hiver winnipegais. Sur un sujet similaire, *When the Fire Dims*, de Daniel Golding, trace, dans un noir et blanc remarquable, le portrait d'un Amérindien cherchant l'oubli dans l'alcool. Je me dois de signaler la très bonne interprétation de Gail Maurice dans le rôle titre de la jeune femme de *Johnny Greyeyes*, du réalisateur Jorge Manzano. Pour sa part, *Romance in Nunavik*, de Bernard Beaupré, n'est qu'un long reportage sur l'amour entre

Joanna, une Britannique, et son mari Mark, un Inuk du Québec ; l'œuvre n'apporte rien de très spécial à la compréhension de la vie dans ces contrées boréales. Finalement, au centre du percutant documentaire *Who Owns the Past?*, de Jed Riffe, se trouve la question de savoir comment les Italiens d'aujourd'hui accepteraient que des anthropologues indigènes d'Amérique ou d'Asie viennent déterrer leurs morts pour faire une étude scientifique sur les caractéristiques physiques des Romains d'il y a deux ou trois siècles. Pour des raisons qui frisaient plutôt la pseudo-science visant à hiérarchiser les races et à fournir en squelettes divers musées, de nombreux cimetières amérindiens ont été ainsi profanés aux États-Unis (et, on peut le supposer, au Canada) au siècle dernier.

Après la première remise de prix de son histoire, le festival s'est terminé par une représentation très spéciale du film de Robert Flaherty, *Nanook of the North*, accompagné d'une remarquable musique improvisée par le compositeur Gabriel Thibaudeau au piano (avec cordes pincées et glissées) ainsi que par Ivy Mark et Akinisi Sivuarapik, deux interprètes du chant de gorge traditionnel inuit. L'alliage de la musique et des images permettait aux Inuit de se réapproprier ces vues d'eux-mêmes. En témoignaient aussi les rires et les huées de la salle à la lecture du texte du début sur ces Esquimaux, peuple de bons vivants, *happy-go-lucky people*. Commencé alors qu'approchait le dixième anniversaire de la Crise d'Oka, le festival s'est conclu sur une note optimiste. Cela augure bien pour celui de l'an prochain, qui aura lieu juste avant le 300^e anniversaire de la signature, entre le gouverneur de Callières et plusieurs chefs amérindiens, le 4 août 1701, de la *Grande Paix de Montréal*.

Luc Chaput



Programme Terres en vues